

À quand l'éthique de la parentalité?

Éthique à Giroflée. Paternité et filiation de Christian Saint-Germain. Nota Bene, « Nouveaux Essais *Spirale* », 140 p.

Maïté Snauwaert

Write here, Write now. Les écritures anglo-montréalaises

Numéro 210, septembre–octobre 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17543ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Snauwaert, M. (2006). À quand l'éthique de la parentalité? / *Éthique à Giroflée. Paternité et filiation* de Christian Saint-Germain. Nota Bene, « Nouveaux Essais *Spirale* », 140 p. *Spirale*, (210), 51–52.

À quand l'éthique de la parentalité ?

ÉTHIQUE À GIROFLÉE. PATERNITÉ ET FILLIATION
de Christian Saint-Germain

Nota Bene, « Nouveaux Essais Spirale », 140 p.

par MAÏTÉ SNAUWAERT

La paternité ou, comme on dit aujourd'hui, la « parentalité », peut difficilement être plus au goût du jour qu'en ce moment au Québec, dans les questionnements culturels et critiques, dans les productions littéraires, théâtrales et surtout cinématographiques. *Le bébé et l'eau du bain*, essai-manifeste controversé cosigné par un médecin pédiatre et une éditorialiste de quotidien; question politico-socio-économique des CPE (Centres de la Petite Enfance); solution de rechange financière au système de garderie, proposée par le premier ministre conservateur, sont, avec la baisse (paradoxe?) de la natalité, au centre du débat ou de la place publique. Être parent, c'est aussi « tout un contrat », titrait le magazine *Protégez-vous* il y a peu, joignant le juridique aux multiples sphères sociales impliquées dans ce qui ressemble à un problème, moins d'ailleurs au sens d'une difficulté que de ce qui fait problème : ne va pas de soi, mérite question et réflexion.

Le Québec n'est pas seul au demeurant sur la scène de ce questionnement. *Aimer ses enfants ne suffit pas* est l'essai d'une psychanalyste française, interviewée dans *La Presse* du 28 mars dernier. Ce qui m'intéresse donc, puisque c'est ici que je vis à présent, c'est comment une telle question trouve immédiatement son impact au Québec, ce pays dont le renouvellement de la population, semble-t-il statistiquement, ne peut être assuré par la seule procréation. Situation occidentale, issue de la double loi d'une économie florissante et d'un post-industrialisme supposé nous orienter vers le loisir et le secteur tertiaire, d'une part, et d'autre part, d'une fin des cultes et des idéologies qui ne pousse peut-être pas à l'espoir, d'un individualisme, dit-on, qui conduirait à optimiser sinon à rentabiliser son temps sur terre — donc à faire moins d'enfants, parce que ça coûte cher et que ça prend du

temps, pour les aimer mieux et les éduquer plus longtemps.

Un carnet de paternité ?

En somme, la question pourrait se résumer à : pourquoi / comment faire des enfants de nos jours (encore, toujours, de nouveau)? Pourquoi en faire, plutôt que pas; pourquoi un, plutôt que plusieurs, pourquoi tard, plutôt que tôt, et peut-être également, pour qui? Ce sont ces interrogations lancinantes, toujours un peu biaisées, me direz-vous, pour qui n'a pas (encore) pris ce risque, que suscite chez moi l'essai de Christian Saint-Germain, non qu'il les pose lui-même, loin s'en faut. Et qui suis-je donc pour les poser? Ma seule réponse, la plus honnête : une enfant. Puisqu'on est toujours l'enfant de quelqu'un, de quelques-uns, et d'une société, d'une histoire. Mettons que, pour une fois, je (quelqu'un) prenne le parti des enfants, ou encore du bon sens, plutôt que celui des parents toujours bien-pensants, toujours autolégitimés d'avoir pris le risque d'être des parents imparfaits (car la parentalité est contradiction, compromis, imperfection, puisque simplement humaine, nous dit-on), et en tirant une espèce de fierté, d'assurance (celle du sang, de l'espèce), que je trouve, quant à moi, mal placée, en même temps que, sans doute, inévitable, à un certain âge (ou à un âge certain) de la vie. Cette limite de l'âge n'est d'ailleurs pas la moindre de ces questions lancinantes et biaisées qui font l'arrière-fond, le contexte global, de la présente critique. Non pas l'âge biologique de « l'horloge » qui nous presse (enfin : surtout les femmes), comme le rappelaient encore récemment le film éponyme de Ricardo Trogi et celui tiré du livre de Nathalie Petrowski, *Maman last call*, mais l'âge qui caractérise une période de vie, ou une ère — au sens où on parle de « l'âge de pierre ». Quel est donc cet âge limite dans lequel nous vivons ?

Christian Saint-Germain, donc, d'une plume admirable, écrit ici pour sa fille, Giroflée, des considérations qui, ensemble, formeraient une « éthique ». C'est le commencement de mon problème (et peut-être sa fin, au sens téléologique). Qu'est-ce qu'une éthique, sinon un certain nombre de préceptes et de croyances dont la conjonction détermine une ligne de conduite pour l'existence — qui à ce titre peut être collective, ou individuelle? L'auteur ne pose pas ces questions, ni d'autres, mais il procède par affirmations. Peut-être parce qu'il est philosophe, l'éthique est l'implicite de son ouvrage, ou s'arrête au titre.

Des préceptes cependant, il y en a, et d'affirmations péremptoires le livre regorge. Cependant, passé le titre en effet, nous lisons que ce livre « n'est qu'un carnet de paternité [...] conçu comme un gros calepin de souvenirs à ranger dans la boîte à chaussures des vieilles photos de famille jaunies ». Qui publie ce genre de carnet? Son usage, pour nous qui le lisons, ne saurait être privé, de l'ordre de l'archive familiale. Et c'est bien tout le problème. S'ensuit une défense programmatique : prévoyant qu'une critique qu'il méprise tentera de « relever des incongruités pourtant déjà admises par l'auteur », celui-ci affirme vouloir « la coïncidence des opposés ». « Je ne veux rien apporter à la littérature », affirme-t-il encore. Pourtant, le texte tend à faire œuvre poétique, et l'auteur en fait lecture en librairie. De même que « faute avouée est à demi pardonnée », ainsi qu'on m'enseignait enfant, la posture d'une humilité ou d'une autocritique anticipée semble surtout ouvrir la voie de tous les débordements, et les légitimer. On revient au fait de se présenter comme parent d'autant plus valeureux qu'on a pris plus de risques, que l'engagement de la paternité a été d'autant moins considéré, ou vécu comme cette aventure dont on nous rebat les oreilles et qui est, toujours garantie en dernier recours par son caractère

naturel — même quand il a fallu employer quelque technologie. Nul doute qu'il y ait là — dans le désir de reconduire la vie — la plus belle chance de l'humanité. Mais comme tel, l'enfant ne mérite-t-il pas de grandir auréolé d'avenir ?

Je reste éminemment perplexe devant le fragment n° 10, que la contradiction, pour le moins, gouverne : « J'écris ton histoire à même ce petit devenir responsable que tu produis, depuis ce statut de cause occasionnelle que tu me donnes dans l'univers froid des hommes. Ne pouvant m'empêcher d'imaginer que nous verrons ensemble à l'écran la fin du monde, je ne me console pas de te lancer dans l'océan de douleurs, dans le jardin de toutes les merveilles aussi. Père de toi, dans la ruine de tout. » La fleur unique d'une descendance tardive (« Un homme de quarante-trois ans attend une enfant-fille dans le tissu ordinaire de sa vie brouillonne, au bout du petit corridor de toutes ses désillusions ») survient ainsi comme un dernier sursaut d'espoir, conformément à la dernière phrase de l'*Épître aux Romains* citée en exergue : « Car c'est en espérance que nous sommes sauvés. » Mais si, « ex patre natus », comme le suggère le second exergue, elle survient pour sauver le père, qui sauvera l'enfant? Est-ce que celui-ci serait le nouvel — et dernier — antidépresseur pour cet « intermède de fin du monde » que nous vivons? Un palliatif à la tristesse des vieux jours, parce que : « Ne vieillir que pour soi, dans un tête-à-tête de faïence, à la manière d'un couple homosexuel, n'est pas l'imaginaire de la fin le plus réjouissant »? Les fruits ne sont pas pour l'arbre, dit un proverbe.

L'enfant de la « dernière chance »

Je ne crois pourtant pas faire injure à cet auteur en supposant, si je suis la chronologie de sa bibliographie de façon déductive, qu'après la pornographie (*L'œil sans paupière. Écrire l'émotion pornographique*, Presses Universitaires du Québec, 2003) et les anti-dépresseurs (*Paxil® Blues. Antidépresseurs : la société sous influence*, Montréal, Éditions Boréal, 2005 — *Spirale*, n° 203), l'enfant serait le troisième symptôme d'une société qui va mal. Et tel que son attachement à sa fille est exprimé, j'irais dans ce sens également, d'une procréation symptomatique d'un resserrement sur la cellule familiale, d'un retour au sein de la sphère personnelle

de la notion d'accomplissement de soi, après la désillusion face à un monde du travail qu'on avait cru libérateur (émancipateur pour les femmes) et qui se révèle, en la période présente de « dynamisme » néolibéral (comprendre : d'accroissement de la productivité et du rendement attendus de la part de tout un chacun, dans l'optique d'une plus grande « performance »), aliénant. Symptomatique, aussi, d'une augmentation de la population scolarisée et de l'allongement des études qui conduisent à retarder le moment de faire un premier enfant, à multiplier les situations où ce premier enfant est aussi le dernier, et à le placer de ce fait dans une position où il sera vénéré, comme enfant unique et ultime, « dernière chance » en quelque sorte pour le couple de se perpétuer, et incarnation, d'une façon peut-être plus stigmatisée que jamais, d'un avenir : « Je ne crois en rien depuis l'horizon de cette quarantaine. Mais avec toi, tout devient possible. Rédemption sentimentale. [...] Bien malgré eux, les êtres désabusés font les parents les plus douilleux, les plus protecteurs, les plus moutounes. » Ce vent de renouveau que fait souffler l'enfant demeure évidemment bienvenu et celui qui y consent accepte certes de réveiller en lui comme une humanité enfouie, une douceur oubliée.

D'ailleurs, il est une chose que je dois reconnaître, pour faire la balance et laisser à chacun le soin de juger : l'amour humble et sincère pour sa fille dont l'auteur témoigne dans cet essai est également inaugural de découvertes qui en elles-mêmes réconcilient avec l'humanité — et là en effet réside sans aucun doute la vertu de faire des enfants, même quand on n'y croyait plus, quand tout semblait égal à l'horizon d'un destin anthropologique lassé : « *Berger pour la première fois est quelque chose de très simple, comme le premier signe tangible d'une appartenance personnelle au genre humain. Chaque enfant met au monde son parent par les voies les plus mystérieuses. Je ne suis plus qu'une feuille verte qui tente d'endormir dans sa paume un grain de pluie.* » Cet inconnu qu'apporte l'enfant nouveau-né, le petit d'humain supplémentaire, justifie à lui seul sa présence.

Des pierres lumineuses parcourent cet essai : « *Seule est réelle notre combustion lente dans l'incendie des jours* », ou le plus beau moment à mon sens : « *Il faut seulement cultiver un certain port de tête. Ta mère a*

fait graver à l'intérieur de mon alliance « mon ours ». Lorsque tu déplieras ma main livide, conserve-la. Je te promets que même après ma mort, je veillerai sur toi. Les parents doivent être capables de soutenir l'in vraisemblable, de s'imposer dans l'invisible. Les morts continuent de rêver une vie meilleure, ils viennent à notre rencontre dans le sommeil. » Mais ces moments de lumière ne sont pas seuls. Ils germent sur de l'amer, du regret, de l'acariâtre parfois. Comme Giroflée nouvelle-née de son vieux père fatigué, terre plus brûlée que celle de sa contrée natale, et propre pourtant, comme dans la chanson de Brel, à retrouver le goût du jour, de la saison, du printemps qui revient.

Mais fait-on des enfants pour consoler ses vieux jours ? L'éthique d'une éthique de la paternité ne devrait-elle pas consister à s'interroger sur sa responsabilité de légateur, sur sa capacité à transmettre encore quelque chose, autre chose que de l'aigreur, ou du ressentiment, ou du désespoir porté au rang de façon d'être et de penser, de fondement du discours ? Je m'interroge sans juger, car je ne suis pas père, mais en tant qu'enfant peut-être, et en tant que personne appelée à transmettre à son tour — et à recevoir, à hériter, comme Giroflée, ce testament que Saint-Germain nous lègue.

« *Paternité de fin du monde* », lisait-on récemment comme qualificatif de l'essai, repris du titre d'une des parties de l'ouvrage. Oui. À moins que ce ne soit la fin du monde qui, ici, réside dans la paternité. C'est ce qui inquiète. Comme si la paternité était, pour un homme d'âge mûr qui a déjà tout-vu tout-vécu, la dernière ressource, le dernier recours contre l'ennui, la désespérance du vide, l'impression de n'avoir rien inventé, construit, qui vaille la peine en ce monde. De n'avoir, comme on dit, rien fait de sa vie (que s'en plaindre, que se quereller, qu'être frustré). Alors la fille, l'enfant, le petit de soi rachète toutes les misères et les humiliations — joue le rôle d'une rédemption finale. C'est pourquoi on ne l'attendait plus.

Là où il n'y avait rien — ou plutôt, là où il n'y avait personne, parce qu'il y a de l'amour, et de l'envie, et de l'élan, et le désir sans doute de continuer l'humanité —, on déploie quelque chose, une configuration complexe, qui s'appelle un enfant. Alors qu'est-ce qu'on veut lui transmettre ?

Une éthique ? Qu'est-ce qu'une éthique des non-relations humaines, de l'impossibilité du monde, de la décadence de tout espoir, de l'annihilation de toute croyance ? Juste un beau livre ? Juste un livre qui ne s'adresse à sa fille que par rebond, qu'en la transperçant de ses propres désillusions et vindictes adressées, à coup sûr, à ses contemporains, qui ne seront plus les siens, à elle, quand elle aura l'âge de lire ? Je comprends mal. Et je ne juge pas, quoi qu'on en pense, l'individu-père Christian Saint-Germain, mais son discours, son « éthique » et ses présupposés, qui en font plutôt, à mon sens, une vindicte : la mise sur le papier d'une colère complaisante qui lèche ses propres plaies et n'a de vertu collective que de pousser à s'insurger, comme je le fais aujourd'hui, contre le paradoxe flagrant qu'il y a, selon moi, à faire un enfant pour lui dire ça, à se servir d'un enfant pour le faire.

Alors j'attends (encore), oui, pour moi-même faire, avoir, attendre, accueillir un (des) enfant(s). Et en attendant, j'écris, je pense, j'essaie, avec tout mon gros positivisme naïf, de savoir quel monde je fais dans ce

que je suis, dans ce que j'écris, dans ce que je pense, pour déterminer si ça vaut le coup, que je le transmette, que je le prolonge, que je le lègue à d'autres sans les encombrer, sans les étouffer de mes rancœurs passées, de mes désespoirs présents, de mes espérances déçues. J'attends mais je ne baisse pas les bras, parce que sinon, à quoi bon les enfants... et à quoi bon les livres ? J'attends mais je n'ai pas renoncé à trouver en moi-même et chez mes contemporains suffisamment d'humanité pour que ça vaille la peine de faire pousser une herbe nouvelle, nouvelle toujours, mais pas plus verte, qui me chassera et poussera par-dessus ma tête, m'oubliera et recommencera à sa manière, avec et sans mes préceptes, meilleure que moi qui ne suis pas meilleure qu'une autre, meilleure que vous, que nous, que le présent qu'on lui lègue, qui est toujours stérile.

Je n'attends pas un enfant, j'attends vers des enfants, qui m'apprendront l'éthique sise dans la responsabilité de les mettre au monde. J'attends pour eux, avec eux, la venue du monde que je leur prépare. Parce que j'en suis solidaire. ☺

Samuel Roy-Bois, *À l'instant où nous nous sommes retrouvés* (2003)
Bois, tapis commercial, panneaux Sonopan, instruments de musique, micros et haut-parleurs (12' x 10' x 8')

